JEAN RICHEPIN 1849–1926

L’allant

Par ces faubourgs pavés en galets,
Las d’aller sans savoir où j’allais,
Je fis halte au seuil de ce palais.

A longue étape douce est la halte,
Fût-ce le dos à même l’asphalte
Avec un traversin de basalte.

Après avoir tant et tant marché,
C’est donc joyeux que je me couchai
Sur ce lit dur, mais à bon marché.

Songez que je n’avais dans ma bourse
Que sept sous pour suprême ressource,
Autant qu’a d’étoiles la Grande Ourse,

Et qu’avec ça longtemps je devais
Parmi tous ces étrangers mauvais
Manger et boire jusqu’où je vais.

Où est-il, ce pays de mon rêve ?
Je n’en sais rien ; mais je vais sans trêve
Vers sa bulle d’or qui toujours crève ;

Et, chaque soir, au bord du chemin
Je m’endors, le front lourd dans ma main,
Sûr que là-bas je serai demain.

Or, ce soir-là, ma nuit fut fleurie ;
Et de plus merveilleuse féerie
Filleul de fée oncques n’eut l’hoirie.

Ce palais, dont le seuil me servait
De misérable et rude chevet
Dans la brume froide pour duvet,

En voici les clefs que l'on m'apporte.
Qui ? Des mains invisibles, n'importe !
Maître et seigneur, j'en ouvre la porte ;

Et j'entre, m'arrêtant au parvis
Où des gens que jamais je ne vis
M'accueillent par de grands cris ravis,

Tandis que le bruit nous environne
D'un triomphal orchestre en couronne
Qui fifre, tambourine et claironne,

Et qu'au dehors tonne le canon,
Saluant le his d'un gonfanon
Sur lequel flamboie, en or, mon nom.

Chargé de croix du col à la hanche,
Un vieux chambellan vers moi se penche,
Traînant jusqu'au sol sa barbe blanche.

« Béni soit, dit-il, l'heureux instant
« Qui nous rend l'exilé qu'on attend !
« Je l'ai vu ; je puis mourir content. »

Puis : « Que Sa Grâce à ma suprême heure
« Donne la joie, avant que je meure,
« D'inspecter avec moi sa demeure

« Pour qu'il soit devant tous déclaré
« Si j'ai bien tout préparé, paré ! »
Et je suivis le vieux chamarré.

Comme on était au cœur de Décembre,
Un bon feu brûlait dans chaque chambre,
Rose aux pétales de pourpre et d'ambre.

A cet air par la flamme adouci,
D’autres roses fleurissaient aussi,
Des roses en roses, celles-ci,

Des roses comme je les préfère,
Dont chacune de toutes diffère,
Et par tas, à ne savoir qu’en faire,

A croire, soûl d’en avoir humé
Le souffle d’ouragan parfumé,
Qu’on y boit toute l’âme de Mai !

Dans ces chambres si gaîment fleuries
Pendaient de riches tapisseries
Où, sous l’orgueil de mes armoiries,

Revivait en tableaux merveilleux
La noble histoire de mes aïeux,
Dont la devise est : Nul ne fit mieux.

Dans la salle à manger, longue et large,
Cent convives garnissaient la marge
De la table ployant sous sa charge,

Soupes, poissons, viandes, venaisons,
Légume et fruit des quatre saisons,
Vieux vins des plus célèbres maisons.

Deux estrades ! Chaque bout la sienne.
Sur l’une, une bande musicienne
Jouant des czardas de mode ancienne,

Violoncelle, alto, violon,
Hautbois, clarinette, et l’Absalon
Qui se bat avec son cymbalon.

Sur l’autre, trois ballets gyraspères :
Javanaises muettes par paires
De jaunes et câlines vipères ;

Gitanas dont les bras envolés
Chassent parmi les criards ollés
Le taon piquant leurs reins affolés ;

Ouled-Naïls d'immobile torse
Dont le ventre fait des tours de force
Où Priape prendrait une entorse.

« Tout cela, maître, n'est rien encor, »
Me dit le vieux, « auprès du décor
« Qui va surgir au son de ce cor. »

Et l'olifant qu'il vient de me tendre
Avait une voix tellement tendre,
Qu'en y soufflant je crus, à l'entendre,

Le cœur pris soudain de pâmoison,
Avoir bu le magique poison
Dont pour jamais on perd la raison.

Et je la perdis, tout à fait, certe,
Et combien enchanté de la perte,
A la fête qui m'était offerte.

C'était, dans une chambre aux satins
Plus vaguement bleus et plus éteints
Que ceux des plus délicats matins,

Sur un lit d'ébène et de dentelle,
Une vierge qui dormait, et telle
Que je me disais : « Existe-t-elle ? »

Et le vieux me répétait pourtant :
« Elle existe, et c'est vous qu'elle attend.
« Vous l'épouserez dans un instant. »

Je disais : « Quelle absurde pensée ! »
Mais lui, l'allure calme et sensée :
« Cette vierge est votre fiancée. »

« Ah ! criai-je, si c'est vrai, cela,
« Vite, tout de suite, éveillons-la ! »
Et ma voix tonnante l'appela.

Mais c'est moi-même alors qui m'éveille
Sur le seuil du palais de merveille
Où je m'étais endormi la veille.

Les gens, les fleurs, la table, le bruit,
Les danseuses, la vierge, tout fuit.
Et je suis seul. Il fait encor nuit.

Mon corps brisé par sa couche dure
Est tout raidi de l'âpre froidure,
Et j'ai roulé près d'un tas d'ordure.

Dans le ciel gris le jour se levant
Traîne un lambeau d'aube que le vent
Secoue ainsi qu'un linceul mouvant.

A l'horizon déjà sur la plaine
Commence à neiger la morne laine
Dont ma route au matin sera pleine.

Las d'avance, mon cœur s'aveulit.
Comme je voudrais, dans le grand lit,
Que mon mariage s'accomplît !

Comme il serait doux et délectable,
Assis devant l'opulente table,
D'y ruminer en bœuf à l'étable !

Ah ! peut-être, si je frappais là,
(Qui sait ?) j'aurais ma place au gala
Et dans le lit qui m'ensorcela ?

Mais, soudain, la voix qui sans relâche
Parle en moi, je l'entends qui se fâche
Et qui me dit : « Debout, lâche, lâche !

« Allons, le marcheur, en marche, allons !
« Le but est loin ; les efforts sont longs.
« Dresse-toi, brave, sur tes talons !

« Trouver là, derrière ces murailles,
« Le repos, le bonheur, toi ! Tu railles !
« Ecoute la faim dans tes entrailles,

« Comme elle gronde, hein ! pauvre gueux !
« C'est la Misère ton maître-queux,
« Et les heureux n'aiment jamais qu'eux.

« Donc, à ce beau palais où, béjaune,
« Tu t'es vu comme un roi sur son trône,
« Ne demande pas même une aumône.

« Mais, tes sept sous serrés dans ta main,
« Reprends ton lamentable chemin
« Vers là-bas où tu seras demain.

« Là-bas est le pays du vrai rêve,
« Et ton orgueil est d'aller sans trêve
« Vers sa bulle d'or qui toujours crève.

« Ici c'est le pays des reclus
« Abdiquant tout espoir d'être élus
« Au paradis qu'ils ne cherchent plus.

« Ce palais et ce qui le décore,
« Et le baiser de cette pécore,
« Oh ! fuis-les, toi qui cherches encore ! »

Et, ragaillardi, quoique transi,
Pour repartir debout me voici !
Mais quelqu'un tout bas me parle ainsi :

« Que Votre Grâce, seigneur, nous reste !
« N'écoutez pas un conseil funeste,
« Et dites-moi oui, d'un simple geste,

« Et venez, ne fût-ce qu'un instant,
« Au palais où l'on vous aime tant,
« Près de la belle qui vous attend. »

Chargé de croix du col à la hanche,
C'est le bon vieux qui vers moi se penche,
Traînant jusqu'au sol sa barbe blanche.

Ainsi, mon songe et tous ses appâts
Étaient réels et ne mentaient pas !
Vers ça je n'avais qu'à faire un pas !

Et cependant, n'ayant dans ma bourse
Que sept sous pour suprême ressource,
Pauvre aussi pauvre que la Grande Ourse,

Je n'ai pas jeté même un coup d'œil
Au palais dont me riait le seuil,
Et dans l'air froid, sous le ciel en deuil,

Vers le pays fuyard de mon rêve,
Vers le là-bas que je veux sans trêve,
Vers la bulle d'or qui toujours crève,

Je suis parti comme je devais,
Ventre creux, par les chemins mauvais,
Pour aller qui sait où ? Mais j'y vais.